

# Comptes rendus = Besprechungen = Recensioni

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Vox Romanica**

Band (Jahr): **17 (1958)**

PDF erstellt am: **11.09.2024**

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## Comptes rendus — Besprechungen — Recensionen

### SOMMAIRE

### INHALT

### SOMMARIO

*Glossaire des patois de la Suisse romande*, fondé par L. GAUCHAT, J. JEANJAQUET et E. TAPPOLET (G. Redard), p. 169 — ARTHUR BAUR, *Wo steht das Rätomanische heute?* (H. Schmid), p. 174.

*Glossaire des patois de la Suisse romande*, fondé par L. GAUCHAT, J. JEANJAQUET et E. TAPPOLET. Fascicules 27-30: *canarder — chambre*. Neuchâtel et Paris, Victor Attinger, 1956-1958, 4°; t. III, p. 57-280.

Ces quatre nouveaux fascicules du Glossaire ont paru de mai 1956 à avril 1958, faisant suite à celui qui, en octobre 1955, ouvrait le tome III. La progression est réjouissante si l'on pense que les deux dernières livraisons du tome II avaient été distribuées en 1951 et 1954. Assurée enfin de subventions régulières et décentes, l'entreprise paraît donc avoir dépassé la période critique dans laquelle elle était entrée en 1949, lors de la retraite de Karl Jaberg. L'équipe des rédacteurs a été complétée et renouvelée; elle travaille maintenant à Lausanne (47, rue du Maupas) dans d'excellentes conditions. Tout au plus regretterai-je qu'on ait apparemment renoncé aux Rapports annuels dont le 56<sup>e</sup> et dernier a paru en 1955; c'est un lien avec les abonnés qu'il importerait de maintenir et, par la bibliographie linguistique qui y est jointe, un utile instrument de consultation.

Ces 224 pages contiennent quelque 550 articles; plus de la moitié (294) portent la signature du rédacteur principal, M. Desponds, tandis que M. Marzys en a rédigé 108, M. Burger 102, M. Aebischer 15 et M. Schüle, rédacteur en chef, 29, dont 14 en collaboration avec l'un ou l'autre de ses collègues.

Les réductions décidées au seuil du troisième volume<sup>1</sup> ont été appliquées sans qu'il en résulte d'inconvénients réels. Ainsi les

<sup>1</sup> Cf. R. GODEL, *56<sup>e</sup> Rapport annuel*, 1954 (paru 1955), p. 6-8.

emprunts au français dont la morphologie ni la sémantique ne présentent de particularités propres, sont simplement enregistrés à leur place alphabétique et marqués du signe □. Tel est, par exemple, le cas de *canevas*, *caquetage*, *carabinier*, *carafe*, *carène*, *caser*, *calastrophe*, *caviste*, *cercueil*, *cérémonie*, *cession*, etc. En revanche, on a conservé la forme traditionnelle d'articles comme *cataracte* (*catarate*, *-aque*), *cérébral* (*célébral*) ou *canif* dont le type *kanif*, qui se rencontre dans quelques patois vaudois, valaisans et neuchâtelois, offre le suffixe *-ifle*. Pareille simplification est préférable à celle des variantes phonétiques qui, si elles n'ont guère d'intérêt pour la majorité des lecteurs, demeurent extrêmement importantes pour les spécialistes (il y en a aussi parmi les usagers du Glossaire!). On ne pourrait d'ailleurs les réduire qu'en adoptant un principe de description tout différent, celui de la phonologie. Mais ce serait rompre avec la tradition du Glossaire et, surtout, la phonologie d'un patois ne peut être établie, précisément, qu'à partir des données phonétiques. Faute d'une judiciale d'ensemble, mieux vaut offrir les matériaux les plus complets possibles à qui s'occupera, plus tard, de la phonologie des parlers romands. En attendant, toute tentative est vaine, sinon dangereuse. Aussi ne vois-je pas sans inquiétude M. Burger introduire, p. 191 s. v. *celour*, la notion de «variantes non pertinentes»: seule l'analyse complète d'un système permet d'isoler, dans la masse des aspects de la réalité, ceux qui sont décisifs et pertinents.

On en dira autant des faits de morphologie et de syntaxe: la complexité en est particulièrement sensible dans ces fascicules où les pronoms-adjectifs démonstratifs tiennent grande place, prêtant à nombre d'observations importantes. Ainsi *ce*, bien traité par M. Marzys (p. 162–166), est encore régulièrement tonique en Valais (type *yó voui sò* 'je veux ceci', à Isérables) et s'oppose en général à *sin*. Dans l'article *celle* «celle-là, cette . . . là» (p. 173–179), M. Desponds relève que ce pronom est devenu le démonstratif général aux dépens de *cette* «celle-ci, cette . . . ci» à quoi il s'oppose à l'origine, sauf dans Berne nord où la situation est celle, inverse, du français, tandis que Neuchâtel est, comme souvent, zone de transition. *Celles* (p. 179–183) représente tantôt *ecce illas*, tantôt le pluriel local de *celle*. *Ces* (p. 223–227) continue, comme en français, *ecce istos*, mais aussi *ecce illos*, l'évolution phonétique de *-els* : *sé* < *cels* étant alors comparable à celle de *ké* 'quel, quels'. *Cestes* (p. 227–229) conserve sa valeur de démonstratif prochain et s'oppose donc à *celles* dans le Valais oriental et, dans Vaud, à Leysin et Ormont-Dessus. On s'arrêtera aussi à *celour* (p. 184–192; cf. *cestour*, p. 230–234) où M. Burger produit de bons arguments, avec une carte linguistique, contre la formation analogique de ce pronom en franco-provençal. Articles

riches, soigneusement construits et qui méritent d'autant plus notre admiration que les matériaux en furent difficiles à rassembler: une enquête comme celle du Glossaire, menée par correspondance, ne fournit guère que des renseignements indirects sur les mots-outils. Et pourtant le lecteur reste plus d'une fois insatisfait, déconcerté par une description certes minutieuse, mais qui ne parvient à cerner que d'un trait flou le jeu de tel système pronominal. La faute n'en est pas aux rédacteurs qui manifestent le même embarras. Ainsi M. Desponds note que l'opposition *celle* : *cette*, dans certaines régions, «paraît se résumer à une différence de vitalité ou d'usage, sans que le choix du patois se prête à une interprétation systématique» (p. 179). Ne faut-il pas plutôt mettre en cause les servitudes inhérentes à tout dictionnaire? M. Burger l'a bien senti, en constatant que si la variété d'emplois de *cette* ne ressort pas toujours clairement de son article, c'est que «des systèmes différents devaient être exposés côte à côte» (p. 245). Quoi qu'il en soit, les matériaux sont réunis, à disposition de ceux qui voudront en considérer le fonctionnement organique<sup>1</sup>.

Si l'on excepte une part de la série *ch-*, les mots en *c-* sont en majorité empruntés du français. On aurait tort de leur attribuer pour autant moins d'intérêt. L'étude des emprunts dans les parlers romands (sphères sémantiques, stratigraphie, etc.), que permettra un jour le Glossaire, sera certainement fructueuse. Chaque page de ces fascicules confirme que l'imprévu y abonde. Ainsi *canceler*, p. 58s., a un sens propre à la Suisse romande: «condamner une porte, une entrée, une fenêtre», qui apparaît dès le début du xvi<sup>e</sup> siècle à Genève; de «sceller», on a passé à «cicatriser», seul sens attesté à Chamoson (Valais). – *Caracole* désigne un «champ de forme irrégulière» à Epauvillers (Berne; p. 82). – *Caravane* est une «bombance prolongée» dans les patois fribourgeois de Roche et de Granges-de-Vesin où on ne l'emploie pas dans un autre sens (p. 83). A Epauvillers, *carmagnole* se dit d'une «fille trop délurée» (p. 96). – *Casino* peut être une «petite chambre» (Crésuz, Fribourg) ou la «chambrette du meunier» (Orsières, Valais; p. 132). – *Cathédrale* signifie «grande, haute maison» à Savigny (Vaud), mais «vieille bicoque» à Leysin (*id.*; p. 150). Parmi les nombreux sens techniques de *cercle* (p. 205ss.), on relève celui de «raquette pour la neige» à Bière, Vaulion (Vaud) et Trient, Nendaz (Valais)<sup>2</sup>. L'italien a, de

<sup>1</sup> M. MARZYS prépare une thèse sur «les pronoms dans quelques patois du Valais central»; il montrera ce qu'on peut attendre d'une étude systématique.

<sup>2</sup> Un diminutif *cerclet* est attesté à Savièse (Valais), Epauvillers et dans le district de Porrentruy (Berne), de même que dans un

son côté, fourni quelques mots intéressants. Des marchands et des ambassadeurs ont introduit à Fribourg, où un texte de chancellerie l'emploie pour la première fois en 1467, le mot *canton* au sens d'«Etat membre de la Confédération suisse» (p. 64 ss.). Pour désigner la «jument», les patois se servent de plusieurs mots: *cavale*, *ega*, *poutre* et dérivés, *jument*, dont une carte montre, p. 157, la répartition géographique; *cavale* se dit aussi, à Hermance (Genève) d'une «vigne non labourée à temps»; MM. Aebischer et Schüle en rapprochent, malheureusement sans autre explication, *bidet* «herbe non coupée laissée par le faucheur novice» à Saicourt et Malleray (Berne; II, p. 387) et la locution valaisanne de Nendaz *achjê bîlchyâ* «laisser bête» = «laisser un champ en jachère». Il eût été de même utile de dire, si possible, pourquoi *cancan* désigne une «affiche» à Leysin (Vaud; p. 57); et s. v. *cendrier* (p. 197), M. Schüle se contente d'écrire que le sens de «cendrier pour fumeurs» est «sporadique, moderne»: y a-t-il donc d'autres mots pour désigner l'objet?

Quand les significations d'un mot sont variées, leur classement pose de nombreux problèmes; rien d'étonnant que la solution adoptée paraisse, ici et là, discutable. P. 139 ss., M. Burger range sous *casser* transitif divers emplois absolus comme *nó kasavan* 'nous cassons la croûte' à Troistorrents (Valais) et, peut-être, 'concasser du blé' (1<sup>o</sup>, 6); l'expression technique *kacha la tēja* 'détisser, défaire la toile à cause d'une faute de tissage' à Evolène et aux Haudères (Valais), est curieusement jointe à *ma zakâ l è kasayâ* 'ma veste est déchirée' (Vulliens, Vaud); parmi les emplois réfléchis, on trouve «se fouler» avec l'unique exemple *s'è kasô* de Finhaut (Valais): qu'est-ce à dire? P. 147 s., *casuel* 2<sup>o</sup> «sujet aux maladies, délicat» aurait pu être rapproché de 4<sup>o</sup> «fragile» – ce dernier sens a plus d'extension que le premier, mais tous deux sont attestés à Lourtier (Valais) et aux Bois (Berne).

Dans les notices historiques et étymologiques, on admire particulièrement la maîtrise de M. Desponds de qui la manière n'est pas sans rappeler celle de Jeanjaquet. La forme féminine de l'adjectif *carré*, par exemple, qui apparaît dans les Franches-Montagnes: *karêdj*, c'est-à-dire \**carrarde*, est pourvue d'une explication phonétique et sémantique remarquable (p. 113). Dans *cape* «taxe dont devait s'acquitter le roturier pour pouvoir acquérir une terre noble» (Vaud 1696 et XVIII<sup>e</sup> siècle; p. 70), M. Desponds voit, ingénieusement, l'impératif de *capere* 'prendre' – qui signifie également, notons-le, «acquérir». P. 276, il montre que *chalonge*, mot fribour-

---

texte genevois de 1523: «vendit . . . unam grossam de *cercletis*». De quel «petit cercle» peut-il s'agir?

geois selon le doyen Bridel («débat, contestation», p. 72) et cité comme patois moderne par le *FEW*, n'appartient pas à la tradition orale, mais a été tiré d'un document du xv<sup>e</sup> siècle. Au passage il rectifie une erreur: p. 100, s. v. *carnel*, on apprend qu'*adoû* 1 (I, p. 129), demeuré sans explication, est en réalité *advû* 'aveu'.

Cette partie-là du Glossaire est en général et avec raison réduite à l'essentiel. On aurait pu parfois être plus parcimonieux encore. Fallait-il retenir l'hypothèse de M. Burger selon laquelle les formes en *ts-* de *cerfeuil* seraient dues à l'influence de *tsairj* 'cumin'? (p. 210). *Chaptal* 'cafetière à filtre' est une «appellation tirée de *cafetière à la Chaptal* qui se lit dans Balzac (Larousse du xx<sup>e</sup> siècle)», nous dit M. Schüle qui se demande ensuite: «s'agirait-il du célèbre chimiste Jean-Antoine Chaptal (1756–1832)? Dans ses œuvres et dans ses biographies, nous n'avons trouvé aucune indication qui appuie une telle identification». Or, Chaptal a laissé un grand nombre de traités pratiques, de *l'Art du teinturier et du dégraisseur* à *l'Art de gouverner les vins*, des *Eléments de chimie* en 3 volumes, 4 volumes d'une *Chimie appliquée aux arts*, deux d'une *Chimie appliquée à l'agriculture*, sans compter une quantité d'articles dans les *Annales de chimie*, les *Mémoires de l'Institut*, etc. Les recherches de M. Schüle ont donc dû être fort longues, mais eussent-elles avéré son explication qu'elles n'en seraient pas moins inutiles: à qui donc viendra jamais l'idée de consulter le Glossaire pour savoir l'origine d'une telle dénomination? Deux remarques enfin, d'ordre bibliographique. P. 61, pour *canivet* 'canif', diminutif en *-illus* ou adaptation du m.-fr. *canivet*, qui a également valeur d'augmentatif («coutelas, long couteau pointu»), on renverra maintenant au magistral ouvrage de B. Hasselrot, *Etudes sur la formation diminutive dans les langues romanes*, Upsal et Wiesbaden 1957 (Uppsala Univ. Årsskrift 1957: 11). P. 276, s. v. *chaloir*, je m'étonne de voir M. Marzys renvoyer à l'ouvrage de H. H. Christmann sur *calere*, non encore paru alors.

Les toponymistes feront, dans ces fascicules comme dans les précédents, bonne récolte; ils s'arrêteront notamment à *cerne* 'cercle; portion d'une forêt, défrichée et mise en culture; hameau éloigné d'un village', et à ses nombreux dérivés: *cernée*, *Cernel*, *Cerneutat*, *cerneux*, *Cerneuyat*, *Cerniaule*, *Cernière*, *Cerniette*, *Cernieux*, *cernil*, *Cernilly* (p. 215 ss.). Les folkloristes y trouveront largement leur compte, eux aussi. La *canicule* est une période souvent tenue pour «nocive» (p. 60)<sup>1</sup>. Au *capucin* on attribue, jusque dans des régions

<sup>1</sup> M. BURGER écrit à ce sujet: «aux Bois (Berne), c'est particulièrement les trois premiers jours qu'on risque des rhumatismes ou la mort, les eaux des mers du nord étant, dit-on, empoisonnées par



protestantes, des pouvoirs surnaturels (p. 80s.). *Carême* et *carême-entrant* à quoi s'est substitué peu à peu *carnaval* (p. 96s.), font l'objet d'un article solidement informé de M. Schüle (p. 87ss.; voir aussi *brandon* 1, II, p. 726ss.). Pour échapper au service militaire, les jeunes Valaisans de Trient et du val d'Anniviers mettaient des fleurs de *carline* 'renoncule des glaciers' dans leur poche, ce qui provoquait des plaies (p. 95). A propos de *carte*, M. Marzys indique les jeux pratiqués en Suisse romande (p. 125ss.)<sup>1</sup>. M. Burger renseigne sur les coutumes de la sainte *Catherine* (p. 150s.) et M. Schüle sur la *cassée* des noix, tradition à laquelle la première guerre mondiale fut dommageable, de nombreux noyers étant devenus alors... montures de fusils (p. 138). Les articles *carotte* (p. 103s.), *cerf* (p. 209) et *cerisier* (p. 212s.) contiennent d'utiles précisions sur la médecine populaire, tandis que l'historien du costume consultera avec profit les articles *cape* et famille (p. 67ss.) et *casaque* (p. 130). On regrettera en passant la médiocrité des illustrations dues à M. P. Streit qui a succédé au regretté P. Gauchat (voir, par exemple, p. 86, le cardage de la laine ou, p. 262, la serrure en bois munie d'un pêne métallique); c'est un aspect du Glossaire qui exige, à mon sens, d'être soigneusement revu. Mais la critique, dans une œuvre de cette envergure, est trop aisée pour que je m'y attarde. Reconnaissons plutôt les exceptionnelles ressources que nous procure le travail des rédacteurs et espérons la distribution prochaine d'un nouveau fascicule.

G. Redard

P.S. Ce texte était rédigé quand j'ai reçu, heureux démenti à mes craintes, les 57<sup>e</sup> et 58<sup>e</sup> Rapports annuels (1955-1956), réunis en un cahier de 12 pages, où manque pourtant la bibliographie. Rd.

\*

ARTHUR BAUR, *Wo steht das Rätoromanische heute? Ein sprachpolitischer Lagebericht.* (Sonderdruck aus dem Jahrbuch der eidgenössischen Räte 1955. Lia Rumantscha, Chur.) 82 pp.

«... die Zukunft dieser [d.h. der bündnerromanischen] Mundarten liest man leicht aus den Erscheinungen der letzten Jahrzehnte

le dégel». Mais comment s'établit le rapport entre les eaux nordiques et le Jura bernois?

<sup>1</sup> L'emploi des cartes à tarot, dans le Valais et Fribourg, «s'est maintenu encore en 1940»: «se maintenait» ou «jusqu'en 1940»? L'expression est ambiguë.

heraus: Übertritt zum Deutschen aus Klugheit.» Diese resignierten Worte stehen in der Einleitung zu Theodor Gartners *Rätoromanischer Grammatik*, erschienen im Jahre 1883. Gartner stand mit seiner Ansicht durchaus nicht allein. Auch die Initianten des *Dicziunari Rumantsch Grischun* waren anfänglich vom Gedanken geleitet, mit ihrem Wörterbuch einer rasch aussterbenden Sprache ein Grabmal zu setzen und das Sprachgut noch zu sammeln, «ehe die beste Auskunftsquelle, die lebendige romanische Rede, versiegt» sein würde (siehe Vorwort zum 1. Band, p. 5). Damals, vor 50 oder 75 Jahren, gab es in Graubünden 36 000 bis 37 000 Rätoromanen. Heute, wo eine deutschsprachige Klugheit diese Zahl längst fühlbar (nach einigen bis zum Nullpunkt) gesenkt haben müßte, sind es 40 000.

In den *Forschungen zur deutschen Landes- und Volkskunde*, Band 12, Heft 5 (Stuttgart 1900), publizierte A. Sartorius Freiherr von Waltershausen eine Sprachenkarte Graubündens, auf welcher «vermutlich um 1920 germanisiertes Gebiet» durch besondere Färbung hervorgehoben ist. Die von dieser Prophezeiung betroffenen Zonen bestehen zu einem erheblichen Teil aus Gemeinden wie Rhäzüns oder Trins, die noch 1950 zu mehr als zwei Dritteln romanisch waren, aus Sta. Maria und Müstair mit 76 und 86 % Romanen oder aus noch jetzt fast rein romanischen Ortschaften wie Ladir (94 %), Ruschein (96 %), Fellers (98 %) usw. bei Ilanz.

Dies ordnungswidrige Verhalten der Bündner Romanen, die es offenbar mit dem Aussterben nicht gar so eilig haben, ihr unerwartetes Festhalten an einem unzeitgemäß scheinenden Erbe hat den späteren Demographen und Sprachsachverständigen die Lust am Prophezeien gründlich verdorben. Auch Arthur Baur ist zurückhaltend: «Eine zuverlässige Prognose über das künftige Schicksal der ehrwürdigen churrätischen Sprache vermag niemand aufzustellen . . .» (p. 80). Freilich, auch heute ist die Lage in mancher Hinsicht äußerst kritisch. Wohl weist die absolute Zahl der Rätoromanen in Graubünden seit fünfzig Jahren leicht steigende Tendenz auf, aber der prozentuale Anteil an der gesamten Kantonsbevölkerung ist nur zu deutlich im Sinken begriffen: 40 % im Jahre 1880, 35 % im Jahre 1900, 29 % bei der letzten Volkszählung von 1950. Um die Mitte des vorigen Jahrhunderts hielten sich Deutsch und Rätoromanisch noch die Waage; aber 1950 stand den 40 000 Rätoromanen fast die doppelte Zahl (77 000) von Deutschsprachigen gegenüber, was sich allerdings zum Teil aus dem stärkeren Bevölkerungszuwachs des längst germanisierten Churer und Davoser Gebietes erklärt<sup>1</sup>. Weiter muß es bedenklich stimmen, daß in der Zeit

<sup>1</sup> Vom gesamten Bevölkerungszuwachs aller 14 Bezirke des



zwischen den Volkszählungen von 1941 und 1950 wieder zwei regionale Zentren, Ilanz im Vorderrheintal und Andeer im Schams, von mehrheitlich romanischen zu mehrheitlich deutschsprachigen Orten geworden sind – immerhin mit dreißig Jahren Verspätung gegenüber der Schätzung von Sartorius; und auf der andern Seite gibt es Gemeinden, in denen sich der Anteil der Romanen erhöht hat, so in Schuls, dem Hauptort des Unterengadins, von 65 % im Jahre 1920 auf 71 % im Jahre 1950. Auch der prozentuale Rückgang der Rätoromanen im Kanton hat sich, obwohl er weiter andauert, seit 1900 merklich verlangsamt. – Gewiß, in einer ferneren Zukunft kann sich Gartners Voraussage doch noch bewahrheiten; aber im ganzen gesehen sind die Prognosen für ein schleuniges Aussterben des Bündnerromanischen durch die Entwicklung Lügen gestraft worden, und es ist in der Tat nicht vor auszusehen, mit was für Überraschungen ein eigenwilliges Bergvolk vielleicht auch gegenwärtige und künftige Propheten wieder zu Schanden machen wird.

Arthur Baur geht es nicht um Prophezeiungen. Er versucht die gegensätzlichen Kräfte aufzuzeigen, die das Schicksal des Rätoromanischen (genauer: des Rätoromanischen in der Schweiz) in den letzten Jahrzehnten bestimmt haben und weiterhin bestimmen. Diese Aufgabe hat der wohlinformierte Verfasser mit Geschick bewältigt. Auch der Linguist wird gerne zu dem anregend geschriebenen Büchlein greifen, um sich über die Lebensbedingungen einer in ihrer Existenz bedrohten Sprache zu orientieren. Dabei darf er sich durch gewisse Äußerlichkeiten nicht zu sehr stören lassen. So verwendet Baur, nach volkstümlichem Brauche, den Ausdruck «Romanisch» stets im Sinne von «Rätoromanisch» oder «Bündnerromanisch», wodurch «gemeinromanisch» (p. 34 und 35) eine ganz andere Bedeutung erhält, als der Romanist mit diesem Terminus zu verknüpfen pflegt. Daß der Abschnitt über «Die philologische [d.h. sprachliche] Sonderstellung» einzelne Ungenauigkeiten enthält<sup>1</sup>, wird man einem Nichtfachmann verzeihen dürfen: Baur's Anliegen ist kein linguistisches, sondern ein sprachpolitisches oder sprachbiologisches.

Im ersten Teil (p. 3–36) umreißt er die politische, die rechtliche, die soziologische und demographische Lage, weist auf die Gefahr

Kantons (33000 von 1900 bis 1950) entfallen fast drei Fünftel auf die drei rein deutschsprachigen: Plessur 10000, Oberlandquart 5000, Unterlandquart 4000.

<sup>1</sup> So leben lat. *ALBUS* und *INTELLEGERE* (p. 6) auch außerhalb des Rät. noch fort (*COCCINUS* wenigstens in Rudimenten); das Nominativ-s beim Adj. (*ibid.*) ist, ganz ähnlich wie im Surselvischen, auch in frankoprov. Mundarten (Oisans) bewahrt geblieben usw.

hin, welche aus der fast allgemeinen Zweisprachigkeit der Bündner Romanen ihrem Romanentum erwächst, um sich schließlich mit der alten Crux zu befassen: dem Fehlen einer gemeinsamen Schriftsprache und den wiederholten, bisher erfolglosen Versuchen zur Überwindung dieses Zustandes (man darf mit Baur darauf gespannt sein, ob das neueste Experiment von Leza Uffer endlich zum Ziel führen wird; man wird aber an der Möglichkeit einer Einigung überhaupt zweifeln müssen, solange schon Versuche zu geringfügigen orthographischen Anpassungen als schwerwiegende Eingriffe empfunden werden. Einer Neigung zum Partikularismus entspringt wohl auch die Tendenz, die sprachlichen Verschiedenheiten übermäßig zu betonen: Die Unterschiede zwischen Engadinisch und Surselvisch sind zweifellos erheblich geringer als diejenigen zwischen Spanisch und Portugiesisch – wo kaum ein Wort gleich lautet – oder zwischen Alemannisch und Niederdeutsch; siehe dagegen Baur, p. 26 und 33.) – Der zweite Teil («Die rätoromanische Renaissance», p. 36–81) ist den mannigfachen Bestrebungen gewidmet, die als Reaktion auf die drohende Germanisierung zu einer Wiederbelebung des romanischen Sprachbewußtseins führten (besonders interessant die seit einigen Jahren in die Tat umgesetzte Idee, in den meistgefährdeten Zonen durch Einrichtung romanischer Kleinkinderschulen – «scolettas» – schon die vorschulpflichtigen Kinder für die alte Landessprache zu gewinnen; Baur p. 49 ss.).

Es sei hier, ohne auf weitere Einzelheiten einzugehen<sup>1</sup>, lediglich eine rechtliche Frage aus Baur's Darlegungen herausgegriffen: Seit zwanzig Jahren ist das Rätoromanische zwar als vierte schweizerische Landessprache ausdrücklich anerkannt, aber es ist nach wie vor entscheidend dadurch benachteiligt, daß in seinem Gebiet das *jus soli* keine Geltung hat. Im deutschen, französischen oder italienischen Sprachgebiet der Schweiz ist der Zugezogene gezwungen, sich der dort herrschenden Sprache (der alleinigen Sprache in

<sup>1</sup> Sinnstörende Druckfehler oder lapsus calami: p. 29 Z. 8 lies *Hinterrhein* statt *Vorderrhein*; mehrfach ist *surselvisch* in *su/selvisch* zu korrigieren: p. 34 Z. 14, 39 Z. 10 v. u., 47 Z. 7 und 10 v. u., 48 Z. 5 v. u., 49 Z. 7 und 19, 53 Z. 4 v. u. – Sonstige Versehen: Die Schreibung *ei* im Rheintal (p. 26) entspricht weitgehend der tatsächlichen Aussprache (*eî*); neben Bergün (mit Latsch und Stuls) wurde das Oberengadinische auch in Filisur als Schriftsprache verwendet (p. 28); nach der Germanisierung Churs (p. 36) wurden im 16. Jahrhundert immerhin noch das Prätigau, das äußere Schanfigg und vielleicht auch Teile der Bündner Herrschaft verdeutsch. – Weitere kleine Unstimmigkeiten dürfen hier übergangen werden.

Schule, Verwaltung und im gesamten öffentlichen Leben) zu unterwerfen. Nicht so in rätoromanisch Graubünden: dort ist es die Regel, daß der alteingesessene Romane sich dem zugewanderten Deutschschweizer anpaßt. «Sitzen an einem Wirtstisch fünf Romanen und ein Deutscher, der vielleicht seit zwanzig Jahren sein Brot im romanischen Lande ißt, wird selbstverständlich – deutsch gesprochen. So viel Höflichkeit und Gastfreundschaft könnte sich höchstens ein großes Volk leisten, niemals aber eine so kleine Minderheit, deren Assimilationskraft dadurch fast vollständig gelähmt wird» (Baur, p. 16, nach Gian Caduff). Zudem steht es infolge einer sehr weitreichenden Gemeindeautonomie im Ermessen jeder einzelnen Gemeinde, an Stelle des Romanischen in der Schule als Unterrichtssprache das Deutsche einzuführen; und viele Gemeinden haben aus utilitaristischen Erwägungen im 19. Jahrhundert diesen Weg beschritten. Im administrativ fixierten französischen oder italienischen Sprachgebiet wäre das ein Ding der Unmöglichkeit. So besteht in der Schweiz die anscheinend paradoxe Situation, daß zwar die stärkeren Sprachen durch das sogenannte Territorialprinzip geschützt sind, nicht aber die schwächste, die es am nötigsten hätte: das Rätoromanische ist eine Sprache ohne Territorium, durch keine feste Grenze, keine «Sprachfront» gegen das Deutsche wirksam abgeschirmt (Baur, p. 11 ss.).

Es ist denn auch angeregt worden, eine rätoromanische Zone offiziell abzugrenzen und durch eine Art Sprachschutzgesetz zu garantieren (ibid.). Eine Entscheidung ist in dieser Frage bisher nicht gefallen – sie dürfte auch schwer zu fällen sein. Die jüngsten Reaktionen (1958) gegen den obligatorischen Slovenischunterricht in den Schulen Südkärntens zeigen, wie leicht Sprachschutz als Sprachzwang empfunden wird; und auch wo keine politischen Gegensätze mit im Spiel sind, liegt es doch in der Natur der Sache, daß eine Kleinsprache nicht mit den gleichen Ansprüchen auftreten kann und niemals die gleiche Assimilationskraft zu entwickeln vermag wie eine große Schrift- und Literatursprache. Die Zukunft des Bündnerromanischen hängt in erster Linie (Baur sagt am Ende seines Berichtes nicht ganz zutreffend: völlig) vom Verhalten der Romanen selbst ab, von ihrer Entschlossenheit, der alten Landessprache die Treue zu bewahren. Es ist selbstverständlich, daß die Hüter dieser Sprache versuchen, ihr Gebiet nach Möglichkeit auch durch administrative Maßnahmen zu schützen.

Einer geschäftstüchtigen Zeit, die in Millionen rechnet, der das wirtschaftliche Denken über alles geht, muß die Anhänglichkeit einer kleinen Volksgruppe an ihre «chara lingua», ein Gut ohne praktischen Nutzen, als sinnloser Anachronismus erscheinen. Der Sprachforscher aber (um hier von andern Gesichtspunkten zu

schweigen) betrachtet das allgemeine Überhandnehmen der großen Nationalsprachen, das Erlöschen früherer Buntheit unter der Decke einer öden Uniformität mit gemischten Gefühlen. Auch das Schicksal des Rätoromanischen, dessen große wissenschaftliche Bedeutung außer Frage steht, kann ihn nicht gleichgültig lassen, und er wird die Anstrengungen der Bündner Romanen zur Erhaltung ihrer Sprache mit Interesse und lebhafter Sympathie verfolgen.

*Heinrich Schmid*

\*